324341

ERNEST

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

CLAIRVILLE & O. GASTINEAU

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du Gymnase, le 12 août 1869

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1873
Tous droits réservés

Digitized by Google

PERSONNAGES

ERNEST, domestique	MM.	VICTORIN.
Le colonel DUPLESSIS		NERTANN.
PAUL BERNIER		TRAIN.
EDGARD DUMONTEL		FRANCES.
BERTHE, femme de PAUL	Mlles	MASSIN.
CAROLINE DUMONTEL		MAGNIER.
Un garçon de restaurant	M.	LÉON

La scène se passe à Paris.

Digitized by Google

S 24 / 155

ERNEST

Un boudoir élégant, portes latérales, porte au fond, ameublement recouvert de housses.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, ensuite CAROLINE.

BERTHE, assise, lisant une lettre.

... « Je consens à tout ce que tu me proposes, et demain à midi, je serai chez toi. Ton mari. » Et c'est aujourd'hui que je vais le revoir. (On entend sonner.) Ah! sans doute ce domestique que j'attends. (Nouveau coup de sonnette.) Eh! mais, il sonne comme un maître. On y va. (Elle sort et va ouvrir. — En dehors.) Caroline!

(Voix de Caroline, en dehors.)

Berthe! (Elles entrent toutes deux.)

CAROLINE.

Enfin te voilà de retour à Paris?

BERTHE.

Depuis hier soir. Mon oncle t'a donc envoyé mon adresse?

CAROLINE.

Il m'a écrit une lettre à laquelle je n'ai rien compris. Il m'annonce qu'il a loué un appartement, 46, rue d'Amsterdam, sous le nom de madame Valbrun. Pourquoi ce nom d'emprunt? Pourquoi es-tu partie si brusquement il y a trois semaines? Pourquoi as-tu quitté ton mari, pourquoi...

Digitized by Google

BERTHE.

Je vais tout te raconter.

CAROLINE.

Je l'espère bien.

BERTHE.

Ma chère Caroline, j'ai un défaut.

CAROLINE.

Un seul ?

BERTHE.

Un entre autres ! mais un défaut horrible dont je jure bien de me corriger... je suis jalouse !

CAROLINE.

Oh ! la jalousie ! Je connais cela. Mon mari est un Othello... du Bengale.

BERTHE.

Un soir que je rangeais les papiers de Paul...

CAROLINE.

Tu ranges les papiers de ton mari ! Edgard est plus fort que toi, il dérange les miens; et les lettres que je déchire, il les rétablit morceau par morceau, il en fait un jeu de patience.

BERTHE.

J'aperçus sous sa table un billet signé d'un nom de femme et dont le contenu ne me laissait aucun doute... j'étais trahie.

CAROLINE.

Après huit mois de mariage ! Ordinairement, ces messieurs attendent le bout de l'an.

BERTHE.

Seulement ce billet qui commençait par : « Mon loulou... » et qui finissait par : « Ton adorée : Poudre-de-Riz... »

CAROLINE.

Mademoiselle Poudre-de-Riz ! Il s'est enfariné !

BERTHE.

Ce billet était sans adresse.

CAROLINE.

Bon, je devine, ton mari nia effrontément !

BERTHE.

– Pis que cela, ma chère, il se mit à rire en s'écriant : C'est cet étourdi de Bergerac qui est venu me parler du procès que ui intente sa famille; il a ouvert son portefeuille rempli de lettres, et sans doute ce billet sera tombé par terre.

Digitized by Google

CAROLINE.

Un vieux moyen. M. Paul Bernier manque donc d'imagination ?

BERTHE.

Je crus qu'il cherchait à me tromper encore, qu'il ajoutait la duplicité à l'outrage, et cette pensée acheva de m'exaspérer. Je devins folle; je lui fis une scène affreuse.

CAROLINE.

Très-bien.

BERTHE.

Et je partis immédiatement pour chez ma mère.

CAROLINE.

Le pèlerinage traditionnel des brouilles conjugales.

BERTHE.

Malheureusement ma mère n'était pas seule; mon oncle, le colonel Duplessis...

CAROLINE.

Celui qui m'a écrit...

BERTHE.

Venait d'arriver d'Algérie après six ans d'absence, car tu sais qu'il n'assistait pas à mon mariage; mon mari ne le connaît même pas.

CAROLINE.

Moi non plus.

BERTHE.

Eh bien ! déjà presque folle en arrivant chez ma mère, la présence de mon oncle acheva d'égarer mes esprits. Honteuse de mon coup de tête, je voulus le justifier et alors je fis de mon mari un monstre... Non-seulement j'exagérai ses torts, mais je lui en inventai pour les besoins de ma cause. Enfin, j'allai si loin que le colonel, furieux à son tour, voulait partir sur-le-champ pour provoquer mon mari; il voulait le tuer...

CAROLINE.

Ah ! mon Dieu !

BERTHE.

Je ne parvins à l'en empêcher qu'en lui jurant de ne jamais revoir Paul, de ne lui pardonner jamais.

CAROLINE.

A la bonne heure ! Tu me présenteras le colonel. il a mon estime.

Digitized by Google

BERTHE.

Mais attends donc. Après huit mortels jours, sais-tu ce que je lus dans la *Gazette des Tribunaux?* le procès de M. Bergerac, que sa famille faisait interdire pour avoir dépensé la moitié de sa fortune avec cette demoiselle Poudre-de-Riz.

CAROLINE.

Ton mari était innocent !

BERTHE.

Juge de ma joie... et de mon chagrin.

CAROLINE.

De ton chagrin ?

BERTHE.

J'avais dit tant de mal de Paul qu'il m'était impossible de le justifier sans m'accuser moi-même.

CAROLINE.

Et c'est un soin qu'il faut toujours laisser aux autres; ils s'en acquittent si bien.

BERTHE.

Je cherchais le moyen de tout arranger lorsque le colonel fut forcé de rejoindre son régiment, qui est en garnison à Paris... Sais-tu ce qu'il imagina ?

CAROLINE.

De te réconcilier avec ton mari.

BERTHE.

De nous séparer judiciairement.

CAROLINE.

Peste!

BERTHE.

Et comme ma présence était indispensable, il me proposa de l'accompagner à Paris, mais à condition que je demeurerais dans un quartier éloigné de celui de Paul, et sous un autre nom que le mien; que je n'emmènerais aucun de mes domestiques et enfin que je ne recevrais personne, excepté toi.

CAROLINE.

Et à qui dois-je cette exception flatteuse?

BERTHE.

A ma mère, qui n'a cessé de faire ton éloge... J'acceptai ces conditions.

CAROLINE.

Et tu plaides contre ton mari innocent?

Digitized by Google

BERTHE.

Plaider contre Paul! Oh! non, je lui ai écrit pour lui confesser tous mes torts.

CAROLINE.

Oh! les femmes! Trop méchantes ou trop bonnes!

BERTHE.

Ecoute sa réponse. (Lisant.) « Ma chère Berthe, comment ne » serais-je pas touché de ton repentir, ta faute elle-même ne » me prouve-t-elle pas combien tu m'aimes. Je ne veux plus » qu'il en soit question entre nous; les menaces de ton oncle » m'ont fort diverti, mais puisqu'elles t'effrayent, je consens à » tout ce que tu me proposes, et demain à midi je serai chez » toi... »

CAROLINE.

Comment... il va venir?

BERTHE.

Déjeuner avec moi en cachette...

CAROLINE.

Mais si ton oncle...

BERTHE.

Oh! tu penses bien qu'avant d'écrire à mon mari, je m'étais assurée de ne pas être dérangée. Mon oncle ne peut venir me voir aujourd'hui; il consacre cette journée à son régiment et à son avocat. (On frappe à la porte du fond.)

CAROLINE.

Serait-ce déjà?...

BERTHE, regardant la pendule.

Oh! non. Entrez.

SCÈNE II

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, se montrant à la porte du fond.

Pardon, c'est moi, Madame.

BERTHE.

Ah! le valet de chambre que m'a recommandé le concierge de cette maison.

ERNEST.

Oui, Madame.

Digitized by Google

CAROLINE.

Il a une bonne figure.

ERNEST.

Madame n'est pas seule... je... (Il veut se retirer.)

BERTHE.

Non, restez. (A Caroline qui se lève.) Tu me quittes déjà...

CAROLINE.

J'ai annoncé à Edgard que j'allais chez ma marraine... et il faut au moins que je lui fasse une petite visite... afin de n'avoir pas menti tout à fait...

BERTHE.

Mais tu reviendras...

CAROLINE.

Sans doute.

BERTHE, la reconduisant.

Surtout, Caroline, ne dis à personne...

CAROLINE, sortant.

Tu peux compter sur moi. Je suis du complot... Sans adieu...

ERNEST, pendant que Berthe a reconduit Caroline.

Ah! Caroline est du complot... donc il y a un complot... Ça me va, j'en serai aussi, mais c'est drôle : Caroline, madame Valbrun... Moi qui connais tant de petites dames, je ne me souviens pas...

SCÈNE III

BERTHE, ERNEST.

BERTHE, redescendant.

Vous savez mes conditions?

ERNEST.

Oui, Madame, le concierge qui est un de mes amis me les a expliquées; je ferai tous mes efforts pour plaire à madame.

BERTHE.

Comment vous appelez-vous?

ERNEST.

Oh! comme il plaira à madame.

Digitized by Google

BERTHE.

Comme il me plaira?...

ERNEST.

Mon nom véritable est François, mais la première maîtresse que j'ai servie, ne trouvant pas ce nom-là assez distingué, m'a appelé Endymion.

BERTHE.

Endymion!

ERNEST.

Mais Endymion n'a pas été du goût de ma dernière maîtresse, elle a préféré Ernest : ça lui rappelait quelqu'un qu'elle détestait.

BERTHE.

Endymion, Ernest, voilà de singuliers noms pour un domestique.

ERNEST.

Moi, j'aime assez Ernest; mais pour peu qu'il contrarie madame...

BERTHE.

Nullement. Vous êtes au courant du service?

ERNEST.

Oh! Madame, l'art du valet de chambre n'a plus de mystères pour moi; je connais même le grand et le petit jeu.

BERTHE.

Le grand et le petit jeu?

ERNEST.

Oui, Madame, je tire les cartes... Est-ce que madame ne se fait jamais les cartes?

BERTHE.

Mais non, jamais.

ERNEST.

Cela m'étonne, car toutes les dames chez lesquelles j'ai été en place consultaient les cartes au moins deux fois par jour.

BERTHE.

Ici ce talent vous sera inutile; je ne vous demande qu'une qualité; mais celle-là, je l'exige: c'est la discrétion.

ERNEST.

Oh! Madame, je suis sourd et muet; ce qui m'entre par un œil sort par l'autre... Quels ordres madame a-t-elle à me donner?

BERTHE.

Vous commanderez au restaurant pour midi précis un déjeuner de deux couverts!

Digitized by Google

ERNEST.

Madame peut s'en rapporter à moi pour le menu; ça rentre dans ma spécialité.

BERTHE.

Bien... Vous servirez ici... dans ce boudoir. Occupez-vous de ce soin pendant que je vais m'habiller.

ERNEST.

Si madame désire que je la coiffe?

BERTHE.

Non, merci... Vous savez donc coiffer?

ERNEST.

J'ai fait quelques études...

BERTHE.

Décidément, ce garçon a de singuliers talents. (Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE IV

ERNEST, seul.

Un déjeuner de deux couverts! En ai-je commandé de ces déjeuners et de ces soupers-là! surtout chez ma dernière maîtresse, madame de Saint-Galmier... Chez elle, celui qui déjeunait n'était jamais celui qui soupait! Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que celui qui payait... n'était jamais celui qui soupait ni qui déjeunait! Les petites dames sont si amusantes! C'est ma spécialité à moi, les petites dames; d'abord on y a des profits, et elles ne sont pas fières du tout, tandis que les femmes honnêtes!... Et puis, c'est humiliant d'obéir à un mari... Elle est très-bien, madame Valbrun... Valbrun! Je n'aime pas beaucoup ce nom-là, il faudra que je lui en cherche un autre... un nom russe, c'est très à la mode... Voyons; examinons un peu l'appartement, car il s'agit de ne pas faire de boulettes comme chez madame de Saint-Galmier, qui m'a donné mon compte parce que j'avais fait rencontrer ensemble les trois rois de trèfle... Ce n'était pas ma faute s'il y avait quatre valets de cœur dans les armoires. (On sonne.) Quelqu'un... Est-ce que ce serait le deuxième voucert!... et le déjeuner que j'oublie... (Il va ouvrir.)

Digitized by Google

Colonel - fort
Berthe - faible

SCÈNE V

BERTHE, puis LE COLONEL, et ERNEST, puis un GARÇON DE RESTAURANT.

BERTHE, sortant de sa chambre.

On a sonné...

LE COLONEL, en dehors.

Non, non, inutile de m'annoncer.

BERTHE.

Mon oncle! Ah! mon Dieu, s'il reste, je suis perdue.

ERNEST, en dehors.

Mais, Monsieur...

LE COLONEL, paraissant au fond; il est en petite tenue, avec un képi.

Va te promener... Comme si je n'étais pas chez moi, ici. (Entrant et allant à Berthe.) Ah! te voilà! Eh bien! ma petite Berthe, comment vas-tu, ce matin? et comment te trouves-tu dans cet appartement?... Les meubles que je t'ai choisis te plaisent-ils toujours?

BERTHE.

Oh! colonel, vous me gâtez.

ERNEST.

Diable, c'est le monsieur sérieux.

LE COLONEL.

Mais embrasse-moi donc. (Il l'embrasse. Apercevant Ernest.) Qu'est-ce que tu fais là, toi?

ERNEST.

Moi... mais j'attends.

LE COLONEL.

Va voir un peu dans l'antichambre si j'y suis. C'est...

BERTHE.

C'est le domestique que m'a recommandé le concierge, et, comme je n'avais pas l'embarras du choix...

LE COLONEL.

C'est juste... Tu as bien fait de prendre un valet de chambre, il t'accompagnera quand tu sortiras... Surtout pas d'imprudence, tu sais ce que tu m'as promis... d'abord de ne recevoir personne...

Digitized by Google

BERTHE.

Vous voyez que je suis seule; je n'espérais même pas avoir le plaisir...

LE COLONEL.

De me voir aujourd'hui; je viens de la caserne de la Pépinière où j'ai déjeuné au mess des officiers et j'ai rendez-vous à midi chez mon avocat.

BERTHE, à part.

Ah! je respire!

LE COLONEL.

Il a dû prendre des renseignements sur ton mari : ah! dame, il prétend que l'affaire présente des difficultés, que tu manques de preuves, mais il y suppléera... par sa plaidoirie. Ton mari n'aurait aucun tort que l'avocat en inventerait!

BERTHE, à part.

Comme moi. (Haut.) Mais, mon oncle... ce procès est-il donc si nécessaire?...

LE COLONEL.

Comment... Mais il est indispensable; une fois le jugement prononcé, tu jouiras de tous les avantages du mariage, sans en avoir les ennuis; je te conduirai au théâtre, au bal, tu pourras être coquette tout à ton aise et à la barbe de ton mari... ce qui sera un agrément de plus.

BERTHE, à part.

Pauvre Paul!

LE COLONEL.

A propos... j'oubliais... tu dois avoir besoin d'argent; c'est pour cela surtout que je suis venu. Je vais te prêter deux mille francs.

BERTHE.

Oh! c'est trop.

LE COLONEL.

Non pas. On a toujours une foule de dépenses quand on s'installe, et même quand on est installé. (Tirant des billets de son portefeuille.) Tiens, voici des billets de cinquante, de cent et de deux cents francs, compte-les.

ERNEST, entrant étourdiment.

Ah! pardon!

LE COLONEL, qui surpris a laissé tomber des billets.

Sangbleu! Qu'y a-t-il?

ERNEST, troublé.

Je... je venais pour mettre les deux couverts.

BERTHE.

Ciel!

Digitized by Google

ERNEST.

Aïe, j'ai dit une bêtise.

LE COLONEL, qui a ramassé les billets.

Les deux couverts... Tu attends quelqu'un?

ERNEST, vivement.

Madame Caroline m'a recommandé d'être exact.

LE COLONEL.

Caroline, c'est ton amie qui... Tu l'as donc déjà vue?

BERTHE.

Oui... Elle sortait d'ici quand vous êtes entré!

LE COLONEL.

Et tu déjeunes avec elle? Tant mieux, cela te distraira.

ERNEST, à part.

Des billets de banque... C'est jour de solde.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu fais là, animal?

ERNEST.

Moi, je...

LE COLONEL.

Ah! ça, veux-tu bien t'en aller:

ERNEST.

Oui, colonel. (A part) Pas commode, le colonel... mais c'est égal... il a gobé Caroline. (Il sort.)

LE COLONEL.

Sois prudente, même avec ton amie. Je crains toujours que ton mari n'apprenne que tu es à Paris.

BERTHE.

Ah! mon oncle, Caroline est la discrétion même:

LE COLONEL.

Oh! la discrétion féminine!... Mais, qu'as-tu, on dirait que je te gêne?

BERTHE.

Oh! non... mais j'allais m'habiller... et...

LE COLONEL.

C'est juste. Je te quitte... et ne te reverrai que demain. Sans adieu.

ERNEST, qui vient d'ouvrir la porte, voyant le colonel embrasser Berthe.

Oh! (Il referme la porte.)

LE COLONEL.

Mille tonnerres! (Il court à la porte et revient en tirant Ernest par l'oreille.) Est-ce que par hasard, tu écouterais aux portes?

Digitized by Google

ERNEST.

Moi, colonel, jamais. C'est le garçon du restaurant qui...

LE COLONEL.

Tu ne peux pas frapper, triple brute?

ERNEST.

Je croyais... je ne savais pas...

LE COLONEL.

C'est un Jocrisse que ce domestique-là. (A Berthe.) Où diable as-tu déniché un pareil nigaud?

ERNEST.

Nigaud?

LE COLONEL.

Si jamais tu t'avises d'entrer chez ta maîtresse sans frapper, je te jette par la fenêtre, cela t'apprendra ton métier. (A Berthe.) Au revoir, mon enfant, et ne t'ennuies pas trop. (Il sort.)

BERTHE, respirant.

Parti! Enfin il est parti!

ERNEST.

Il était temps. Onze heures et demie; je vais faire mettre le couvert, n'est-ce pas, Madame?

BERTHE.

Oui, dépêchez-vous. (Ernest sort) Comment Ernest s'est-il imaginé que Caroline. . Dois-je le mettre dans ma confidence? Oh! non, il pourrait dire à mon oncle. . (Ici reparaît Ernest avec un garçon chargé de vaisselle de table.)

ERNEST.

Là, sur cette table... Débarrassez-la, d'abord.

BERTHE.

Ernest!

ERNEST.

Madame!

BERTHE, à part, à Ernest, pendant que le garçon met le couvert.

Vous vous êtes trompé, ce n'est pas avec mon amie que je déjeune.

ERNEST.

Oh! je m'en doutais bien.

BERTHE.

Comment! vous vous en doutiez!

ERNEST.

Oui. J'ai compris tout de suite que j'avais dit une bêtise, et comme j'ai beaucoup de présence d'esprit...

Digitized by Google

BERTHE.

Je m'en aperçois. Hâtez-vous de tout préparer.

ERNEST.

Si madame veut bien me dire le nom de son invité...

BERTHE, hésitant.

Son nom... C'est inutile, puisque je n'attends que cette personne-là. (Elle sort.)

ERNEST.

Comment! des secrets avec moi! voilà qui n'est pas gentil... mais il faudra bien qu'elle me les confie plus tard. (Au garçon.) Ah! garçon, vous direz à votre patron que j'ai dix pour cent sur l'addition, les vins non compris. (Voyant Edgard paraître au fond.) Tiens, le colonel a laissé la porte ouverte.

SCÈNE VI

ERNEST, LE GARÇON, EDGARD.

EDGARD.

Pardon ; madame Valbrun est-elle chez elle?

ERNEST, à part.

'est le numéro 2. (Haut.) Madame s'habille là, dans sa chambre ; vous pouvez entrer.

EDGARD.

Comment! mais si elle s'habille...

ERNEST.

Puisqu'elle m'a dit qu'elle y était pour vous.

EDGARD, à part.

Pour moi!

ERNEST, le regardant.

Ah! bien, si c'est là le valet de cœur!

EDGARD, à part.

Chez qui suis-je donc?

ERNEST, au garçon.

Vous avez fait frapper le champagne?

LE GARÇON.

Certainement.

EDGARD, à part.

Une dame qui déjeune au champagne?

Digitized by Google

LE GARÇON.

Tiens, j'ai oublié les coupes.

ERNEST.

Attendez, je crois en avoir vu dans la salle à manger. (Il sort.)

EDGARD, à part.

Je ne me suis pourtant pas trompé d'adresse. Hier soir, j'ai trouvé dans la cheminée de ma femme, une lettre déchirée en petits morceaux. J'ai passé une partie de la nuit à les rajuster, mais il y en avait quelques-uns de brûlés, et voilà tout ce que j'ai pu lire. (Lisant une lettre recollée.) « Loué un appartement, 46, rue d'Amsterdam. » Ici une lacune. « Elle vous y attend sous le nom de madame Valbrun. » Autre lacune. « Demain compte sur vous. » Et pour terminer, après une nouvelle lacune : « Mari pas de soupçon, » et pour signature : « Le colonel Duplessis. » Caroline ne m'a jamais parlé de ce colonel-là, ni de cette madame Valbrun. Comment se fait-il?

ERNEST, revenant.

Voici des coupes.

LE GARÇON.

Le couvert est mis.

ERNEST.

Midi moins vingt. Mais nous n'attendons plus personne, et vous pouvez apporter les plats ; surtout que les écrevisses soient bien relevées. (Le garçon sort.)

ERNEST, à Edgard.

Monsieur verra que je m'y entends.

EDGARD.

Hein !

ERNEST.

Madame est si contente de déjeuner en tête-à-tête avec monsieur ; elle vous aime tant ; depuis ce matin, elle ne cesse de me parler de vous.

EDGARD.

Ah ! ça, pour qui me prenez-vous donc ?

ERNEST.

Ah ! mon Dieu ! Est-ce que vous ne seriez pas le couvert qu'elle attend?

EDGARD.

Pas le moins du monde.

ERNEST, à part.

Ah ! sapristi, c'est un troisième... Quelle boulette!

Digitized by Google

EDGARD.

Expliquez-moi...

ERNEST.

Rien de plus simple; je vous prenais pour le frère de madame, un frère qu'elle adore.

EDGARD, fouillant dans sa poche.

Interrogeons-le. (Lui donnant de l'argent.) Tenez, mon ami.

ERNEST.

Un louis! c'est le pigeon aux œufs d'or.

EDGARD, à part.

Connaissez-vous le colonel Duplessis?

ERNEST, à part.

Il croit que je vais jaser! Attends un peu. (Haut.) Le colonel... Certainement.

EDGARD.

Est-ce qu'il est venu ici ce matin?

ERNEST.

Oui, Monsieur, mais ce n'est pas pour madame Valbrun; non, c'est pour son amie... Caroline.

EDGARD.

Caroline!

ERNEST.

Parce que madame Caroline ne peut pas recevoir le colonel chez elle, elle n'est pas libre, et alors...

EDGARD.

Non, c'est impossible.

ERNEST.

La preuve, Monsieur, c'est qu'ils viennent de sortir ensemble.

EDGARD.

Où sont-ils allés?

ERNEST.

Ils ont oublié de me le dire, mais j'ai entendu parler du bois de Boulogne.

EDGARD, à part.

Que faire? Interroger cette dame Valbrun... elle ne me dira rien... Ah! si je les rencontre, malheur au colonel! (Il sort.)

ERNEST.

Parti! ouf! quelle boulette! Heureusement que je l'ai bien réparée... mais aussi c'est la faute de madame, elle aurait dû me donner la liste de ses connaissances... Je crois qu'il est inutile de lui parler de cette visite.

Digitized by Google

SCÈNE VII

ERNEST, BERTHE

BERTHE, en toilette.

Vous êtes seul, Ernest?

ERNEST.

Oui, Madame.

BERTHE.

C'est singulier, j'avais cru entendre... (Regardant la pendule.) Midi. (On sonne.) Ah!

ERNEST.

Ce doit être le déjeuner. (Il sort.)

BERTHE.

C'est lui, c'est lui... je le sens à mon cœur qui le devine...

ERNEST, annonçant.

Monsieur Paul Bernier.

SCÈNE VIII

PAUL, BERTHE, ERNEST, puis LE GARÇON.

BERTHE, s'élançant

Paul!

PAUL.

Berthe! ma Berthe chérie! (Ils s'embrassent.)

ERNEST, sortant.

Oh! oh!

BERTHE.

Ah! que je suis heureuse!

PAUL.

Te revoir, t'embrasser! après trois éternelles semaines! Ah! si tu savais comme j'ai souffert

BERTHE.

Et moi donc!

PAUL.

Ma chère Berthe!

BERTHE.

Mon Paul bien-aimé. (Ils s'embrassent.)

Digitized by Google

ERNEST, qui vient d'ouvrir la porte.

Oh! (Il la referme.)

PAUL et BERTHE, se retournant.

Hein!

PAUL.

Qu'est-ce donc? (On entend frapper.)

BERTHE.

Entrez...

ERNEST, reparaissant.

Madame... C'est le déjeuner...

BERTHE.

Eh bien! servez-nous. (Ernest fait un signe. Le garçon entre avec deux aides apportant un déjeuner qu'ils placent sur la table.)

PAUL, à Berthe.

Quel bonheur de déjeuner en tête-à-tête avec toi! il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé. (Il veut lui prendre la main.)

BERTHE.

Chut! attends que nous soyions seuls.

PAUL.

Oui, oui. (S'éloignant et examinant le boudoir.) Mais ce boudoir est charmant...

BERTHE.

Le colonel a dû dépenser un argent...

PAUL.

Il a très-bon goût, je lui en fais mon compliment.

ERNEST, à part et scandalisé.

Oh! (Haut.) Le déjeuner est servi. Quand madame voudra se mettre à table...

BERTHE.

Bien, laissez-nous, et surtout n'oubliez pas que je n'y suis maintenant pour personne.

ERNEST.

Oh! Madame, je connais mon service. (A part, en sortant.) Infortuné colonel! (Il sort.)

BERTHE, souriant et saluant.

Et maintenant, Monsieur, à table!

PAUL, idem, et lui prenant la main.

A table, Madame. (S'arrêtant à la vue du couvert.) Ah! mon Dieu!

BERTHE.

Quoi donc?

Digitized by Google

PAUL.

Un perdreau truffé, des écrevisses bordelaises et du champagne frappé; c'est toi qui as commandé tout cela...

BERTHE.

Non, c'est Ernest.

PAUL, surpris.

Ernest!

BERTHE.

Mon domestique.

PAUL.

Ah! c'est ton... Drôle de nom pour un domestique et surtout drôle de menu!

BERTHE.

Est-ce qu'il n'est pas à ton goût?

PAUL.

Si fait, mais...

BERTHE.

Mais...

PAUL.

Je vois que M. Ernest s'y entend. (A part.) Il a dû servir dans un des restaurants du boulevard. (Ils se mettent à table.)

BERTHE.

Maintenant, parlons raison.

PAUL.

Parler raison... à table... en tête-à-tête avec toi et en buvant du champagne... ce sera bien difficile.

BERTHE.

Ne plaisante pas, la situation est grave, très-grave.

PAUL.

Ah! mon Dieu! Tiens, cette aile de perdreau.

BERTHE

Tu as lu ma lettre?

PAUL.

Si je l'ai lue! mais je l'ai apprise par cœur à force de la relire; j'étais si heureux de savoir que tu arrivais à Paris et que j'allais enfin te revoir, que tu m'aimais toujours...

BERTHE.

Oh! oui, je t'aime bien, et je t'en ai donné la plus grande preuve qu'une femme puisse donner à son mari, puisque je t'ai écrit que je reconnaissais tous mes torts... Tu me les pardonnes, n'est-ce pas?

Digitized by Google

PAUL.

Si je te les pardonne! Mais sans ta jalousie, saurais-je ce qu'il y a en toi de tendresse, de passion, de juste fierté... Bon champagne.

BERTHE.

Mais cet aveu, je l'ai fait à toi seul et jamais je n'oserai le faire à mon oncle.

PAUL.

Le terrible colonel! Ah! ça, c'est donc bien vrai qu'il veut me tuer... Si nous goûtions aux écrevisses...

BERTHE.

Oh! ne ris pas, tu ne connais pas mon oncle.

PAUL.

Je n'ai pas cet honneur, mais je t'assure bien que ses menaces ne me causent aucun effroi; je suis venu ici, en cachette, parce que tu m'en as prié et que j'ai trouvé cela amusant. Mais j'espère bien que tu vas donner congé de cet appartement.

BERTHE.

Mais non!

PAUL.

Comment, non?

BERTHE.

Si ce n'est pas pour toi, aie pitié de ma position. Après tout ce que j'ai dit à mon oncle, je crains d'autant plus ses reproches, que je les mérite.

PAUL.

Nous ne pouvons pas cependant toujours vivre ainsi, toi, rue d'Amsterdam, et moi rue de Lille, rive droite et rive gauche.

BERTHE.

Sans doute, mais il ne faut rien brusquer, il faut dire la vérité au colonel, tout doucement, petit à petit... et pour cela j'ai compté sur Caroline, qui, tu le sais, est très-adroite, qui a beaucoup d'esprit...

PAUL.

Allons, soit, mais à une condition.

BERTHE.

Laquelle?

PAUL.

C'est que pendant tout le cours des négociations, je te verrai tous les jours...

BERTHE.

Mais si mon oncle...

Digitized by Google

PAUL.

Je viendrai en cachette, ce sera charmant; nous conviendrons d'un signal... Nouvel Almaviva, j'entrerai chez Rosine en l'absence de Bartholo. Est-ce convenu?

BERTHE.

Oui, mais j'ai peur!...

PAUL.

Sois tranquille, le ciel protége les amoureux... Oh! mais nous avons l'air de nous bouder... rapprochons-nous un peu.

BERTHE.

Tant que tu voudras.

PAUL.

Chère Berthe! (Il l'embrasse.)

ERNEST, qui vient d'ouvrir la porte.

Oh! (Il la referme.)

BERTHE et PAUL, se retournant au bruit.

Qu'y a-t-il?

PAUL.

Nous ne sommes pas seuls! (On frappe au fond.)

BERTHE.

Entrez!

ERNEST, entrant tout essoufflé.

Madame, Madame, le colonel!

BERTHE, se levant.

Ah! mon Dieu!

PAUL, se levant.

C'est trop tôt!

ERNEST.

J'étais à la fenêtre; je l'ai aperçu dans la rue.

BERTHE, à Paul.

Viens, viens vite...

PAUL.

Où donc?

BERTHE, montrant sa chambre.

Là, je te cacherai... dans ma chambre.

PAUL.

C'est charmant!

BERTHE, à Ernest.

Ne laissez pas entrer le colonel. Dites-lui que je suis sortie. (A Paul.) Viens...

PAUL.

Allons, c'est complet... (Ils entrent dans la chambre.)

Digitized by Google

ERNEST.

Et dire que partout où j'ai servi, c'était comme cela. (Vigoureux coup de sonnette.) Voilà Coquardeau. (Il sort.)

LE COLONEL.

Comment, elle n'y est pas?

ERNEST.

Non, colonel.

LE COLONEL.

Alors, je vais l'attendre.

ERNEST.

Mais...

LE COLONEL.

Veux-tu bien me laisser passer, imbécile.

SCÈNE IX

LE COLONEL, ERNEST.

LE COLONEL.

Sortie!... Il faut cependant que je la voie, que je lui parle, car ce que je viens d'apprendre... Où est allée ta maîtresse?

ERNEST.

Je ne sais pas, colonel. (Apercevant le chapeau de Paul.) Oh! (Le prenant et le mettant derrière son dos.) Madame ne m'a pas dit...

LE COLONEL.

Quel contre-temps!

ERNEST, apercevant la canne de Paul.

Oh! (Même jeu.)

LE COLONEL, se promenant à grands pas.

D'après les informations prises par mon avocat, l'affaire est très-grave; ma nièce, égarée par sa jalousie, s'est complétement trompée... mais alors, sa conduite, la mienne; en vérité, c'est à devenir fou; aussi de quoi diable me suis-je mêlé. (Pendant la promenade du colonel, Ernest, embarrassé de la canne et du chapeau, a cherché partout un endroit pour les cacher, et, profitant du moment où le colonel lui tourne le dos, il les glisse sous un fauteuil recouvert de sa housse, puis il revient se mettre sur le passage de Duplessis, qui, e trouvant devant lui, interrompt sa promenade.)

LE COLONEL.

Que fais-tu là, toi?

Digitized by Google

Ernest

ERNEST.

Moi?

LE COLONEL.

Va-t-en!

ERNEST.

C'est que madame...

LE COLONEL.

Écoute : choisis, ou t'en aller par cette porte ou sortir par la fenêtre.

ERNEST, noblement.

Colonel, mon choix est fait. (Il sort.)

LE COLONEL, seul, ôtant son képi qu'il met sur un fauteuil.

Voyons, voyons, du calme... raisonnons froidement. Si l'avocat dit vrai, et je dois le croire, puisqu'il ne plaidait pas, M. Paul Bernier est un très-honnête et très-loyal garçon. La lettre trouvée appartenait réellement à M. Bergerac, et, avant ce malentendu, les deux époux s'adoraient! Mais alors pourquoi Berthe m'a-t-elle raconté toutes ces histoires sur son mari, dans quel but?... (S'arrêtant devant la table.) Hein! du champagne... et un déjeuner de tête-à-tête. (Courant à la porte du fond.) Oh! là, imbécile.

ERNEST.

Monsieur m'appelle?

LE COLONEL, montrant la table.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ERNEST.

Ça...

LE COLONEL.

Avec qui ta maîtresse a-t-elle déjeuné?

ERNEST.

Monsieur le sait bien... avec son amie Carolino...

LE COLONEL.

Hein! C'est à son amie Caroline qu'elle a offert du champagne?

ERNEST.

Ça vous étonne, colonel; vous devez bien savoir pourtant que le champagne n'est pas un vin sérieux.

LE COLONEL.

Un vin sérieux...

ERNEST.

C'est le vin des dames.

LE COLONEL, qui le regarde dans le blanc des yeux. — Après un silence.

Tu es un sot, ou un coquin que j'assommerai.

Digitized by Google

ERNEST.

Mais, colonel!

LE COLONEL.

Tais-toi. (Se promenant à grands pas.) Oh! je veux savoir la vérité; et le meilleur moyen, c'est d'aller la demander à M. Paul Bernier... Paul Bernier..., mais j'y songe, si c'était lui... Oui, l'embarras de Berthe ce matin, ces deux couverts... son absence... c'est avec son mari qu'elle a déjeuné... c'est avec lui qu'elle est sortie... c'est chez lui que je vais la retrouver... et de ce pas... Si je me trompais pourtant... A tout hasard, je vais lui laisser un mot d'écrit... Où ai-je fait placer... Ah! dans la petite chambre bleue au bout du couloir. (A Ernest.) Je vais écrire à ta maîtresse, attends-moi là.

ERNEST.

Sapristi! pas commode, le colonel... et s'il découvre...

SCÈNE X

ERNEST, EDGARD.

EDGARD, entrant, son chapeau rabattu sur les yeux et marchant à grands pas comme le colonel.

ERNEST, l'apercevant.

Oh!... Ah ça, le colonel ne ferme donc jamais ses portes?

EDGARD.

Je viens de faire le tour du lac, et je n'ai aperçu que des canards qui barbotaient.

ERNEST.

Brelan d'amoureux! ça se complique. (Apercevant le képi du colonel et le cachant derrière son dos.) Oh!

EDGARD.

Je forcerai bien madame Valbrun à m'expliquer... (A Ernest.) Ta maîtresse a-t-elle fini de s'habiller?

ERNEST.

Madame est sortie.

EDGARD.

Où est-elle?

ERNEST, à part.

Renvoyons-le. (Haut.) Elle est partie pour le Havre.

EDGARD.

Pour le Havre?

Digitized by Google

ERNEST.

Par le train d'une heure quarante.

EDGARD.

Partie ! Oh ! c'est le coup de grâce. (Il se laisse tomber à gauche dans le fauteuil sous lequel est le chapeau de Paul.)
(Ernest profite de son affaissement pour glisser le képi du colonel sous un deuxième fauteuil à droite).

EDGARD, continuant.

Que faire ! Attendre chez moi le retour de la perfide? Que lui dirais-je? je sais tout... mais quand on n'a aucune preuve, on ne sait rien. (Se levant.) Quelle situation ! (Saisissant le fauteuil sur lequel il était assis.) Oh ! c'est à casser, c'est à briser tout. (Il jette le fauteuil en arrière et aperçoit la canne et le chapeau.) Oh !

ERNEST.

Oh !

EDGARD.

Une canne, un chapeau. Il est ici

ERNEST, vivement.

Tiens, le frère de madame qui a oublié...

EDGARD.

Le frère de madame !... Allons donc !...

ERNEST.

Monsieur, aussi vrai que le jour nous éclaire.

EDGARD.

C'est ce que nous allons voir, et d'abord cette chambre... (Il se dirige vers la porte de droite, et, arrêté par le deuxième fauteuil ; il le déplace et aperçoit le képi.) Oh !

ERNEST, à part.

Bigre !

EDGARD.

Un képi !

ERNEST, à part.

Ah! mais aussi, il y en a trop...

EDGARD, agitant le képi, la canne et le chapeau.

Me diras-tu encore qu'ils ne sont pas ici ?

ERNEST.

A cause de ce képi ! Oh, mon Dieu, c'est bien simple ; figurez-vous, Monsieur, que madame doit jouer, à l'École Lyrique, un rôle de militaire, et...

EDGARD.

A d'autres, et je vais...

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COLONEL.

(Au moment où Edgard ouvre la porte, le colonel paraît.)

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc?

ERNEST, à part.

Carambolage.

EDGARD.

Ah! elle est là. (Il entre précipitamment à droite.)

LE COLONEL.

Ah ça! où va donc-ce monsieur avec toutes ses coiffures? Serait-ce un chapelier?

ERNEST.

Monsieur, méfiez-vous?

LE COLONEL.

De quoi?

ERNEST.

C'est un fou...

LE COLONEL.

Un fou!

ERNEST.

Oui, Monsieur, il est entré ici je ne sais comment, et il m'a tenu des discours insensés; il m'a dit que le soleil plaidait en séparation avec la lune.

LE COLONEL.

La lune?

ERNEST.

Il me fait peur, et je me sauve... Prenez bien garde, colonel; surtout, ne l'interrogez pas (à part). Maintenant, qu'ils s'arrangent. (Il sort.)

LE COLONEL.

En séparation... Serait-ce...

SCÈNE XII

LE COLONEL, EDGARD.

EDGARD, reparaissant toujours avec le chapeau, la canne et le képi.

Colonel, qu'avez-vous fait de ma femme?

Digitized by Google

LE COLONEL, à part.

Ah! c'est le mari de Berthe!

EDGARD.

Me répondrez-vous?

LE COLONEL.

Oui, Monsieur, et avec la plus entière franchise; il est possible, en effet, que j'aie eu des torts envers vous.

EDGARD.

Vous en convenez.

LE COLONEL.

Mais je ne vous connaissais pas.

EDGARD.

Ce n'est pas une raison pour...

LE COLONEL.

Permettez; j'ai dû croire ce que me disait votre femme.

EDGARD.

Et que vous disait-elle?

LE COLONEL.

Le plus grand mal de vous.

EDGARD.

Vraiment!

LE COLONEL.

Que vous étiez un tyran domestique.

EDGARD.

Moi?

LE COLONEL.

Un Lovelace, un don Juan.

EDGARD.

Moi!

LE COLONEL.

Ah! ça, mais c'est mon képi. Débarrassez-vous donc de tout cela. (Il prend son képi.)

EDGARD.

Ma femme a osé vous dire...

LE COLONEL.

Vous n'ignorez pas qu'elle a trouvé chez vous une lettre?

EDGARD.

Une lettre?

LE COLONEL.

Mais, je sais maintenant qu'elle ne vous était pas adressée; mon avocat en a la preuve.

EDGARD.

Votre avocat?

Digitized by Google

LE COLONEL.

Celui que j'avais chargé de plaider votre séparation.

EDGARD.

Ah! c'est trop fort! Comment! non content de venir ici vivre... (Montrant le couvert) et bien vivre avec elle, vous voulez encore nous séparer judiciairement! Et c'est pour cela que vous lui offrez du champagne et des écrevisses.

LE COLONEL.

Comment, ce n'est donc pas vous qui avez déjeuné ici ?

EDGARD.

Moi ?

LE COLONEL.

Ah ! mon Dieu !

EDGARD.

Quoi donc ?

LE COLONEL.

Plus de doute ! elle nous trompe tous les deux.

EDGARD.

Comment! tous les deux ?

LE COLONEL.

Oui, je m'explique maintenant... son embarras... son empressement à me renvoyer...

EDGARD.

Ce n'est donc pas avec vous qu'elle est allée au Bois ?

LE COLONEL.

Elle est allée au Bois !...

EDGARD.

Alors c'est donc avec le deuxième chapeau...

LE COLONEL.

Mais on ne va pas tête nue au Bois. Qui vous a dit ?

EDGARD.

C'est le domestique de madame Valbrun.

LE COLONEL.

Madame Valbrun...

EDGARD.

Oui, quelle est cette dame,... la connaissez-vous ?

LE COLONEL.

Mais, c'est votre femme; ne le saviez-vous pas ?

EDGARD.

Mais non, c'est impossible... vous faites erreur... Ma femme...

LE COLONEL.

Puisque c'est moi-même qui lui ai loué cet appartement, acheté les meubles...

Digitized by Google

EDGARD.

Vous ?

LE COLONEL.

Et qui lui ai donné ce nom de Valbrun, pour que vous ne puissiez pas la retrouver.

EDGARD.

Monsieur, vous me rendrez raison.

LE COLONEL.

Si vous l'exigez; (A part) quoique se battre avec son neveu... c'est un peu raide. (Haut.) J'ai agi légèrement; je n'aurais rien dû faire avant de vous avoir vu.

EDGARD.

Pour me demander la permission...

LE COLONEL.

Non, mais pour savoir... (On entend sonner.) Ah! la voici peut-être.

EDGARD.

Comme si vous ne saviez pas qu'elle est au Havre!

LE COLONEL.

Au Havre! que me chantez-vous là? Tout à l'heure, vous prétendiez qu'elle était au Bois, et maintenant elle est au Havre. Ah! ça, décidément, est-ce que vous êtes fou?

EDGARD.

Fou! oh! je crois que je le deviendrai.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CAROLINE, ERNEST.

ERNEST, à Caroline.

Tâchez de les renvoyer tous les deux. (Il sort.)

EDGARD.

Elle!

LE COLONEL.

Une dame!

CAROLINE, apercevant son mari.

Comment, vous ici, Monsieur?

EDGARD.

Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer.

CAROLINE.

En effet...

Digitized by Google

EDGARD.

La présence de monsieur doit vous faire comprendre que je sais tout.

CAROLINE.

Monsieur ! Ah ! sans doute le colonel Duplessis.

LE COLONEL.

Vous me connaissez ?

EDGARD.

Oh ! assez de comédie comme cela. Votre domestique m'a tout dit... tout, je me trompe ; à qui appartient ce chapeau, à qui est-il, Madame ?

CAROLINE.

Ce chapeau ?

EDGARD.

Le reconnaissez-vous ?

CAROLINE, riant.

Croyez-vous donc qu'il soit à moi ?

EDGARD.

Oh ! ce n'est pas le moment de plaisanter ; je me bats avec monsieur, nous verrons après si je dois me battre avec d'autres.

CAROLINE.

Un duel avec le colonel !

EDGARD.

Il serait général, je ne reculerais pas.

CAROLINE, froidement.

Que lui avez-vous donc fait, colonel ?

EDGARD.

Elle le demande !

LE COLONEL.

J'ai voulu le séparer de sa femme.

CAROLINE.

Séparé ?.. Mais pourquoi .. à quel propos ?

LE COLONEL.

A quel propos ? Attendez, nous allons le savoir. (Il remonte et ouvre la porte. On aperçoit Ernest qui écoute. — Le prenant par l'oreille.) Ah ! je t'y prends.

ERNEST.

Aïe ! colonel, ne tirez pas.

LE COLONEL.

Tu nous écoutais.

ERNEST.

Non... c'est-à-dire... Aïe !

Digitized by Google

LE COLONEL.

Réponds d'abord. C'est madame qui a déjeuné ici?

CAROLINE.

Moi ?

ERNEST.

Eh ! bien, mon colonel, lâchez mon oreille et je vous dirai toute la vérité.

LE COLONEL.

Voyons, parle, sacrebleu !

ERNEST.

Ne vous fâchez pas, colonel. (Montrant Edgard) Monsieur, en effet, vient ici pour madame Valbrun.

CAROLINE.

Pour madame Valbrun !

ERNEST.

Il en était amoureux, c'est vrai.

CAROLINE.

Amoureux !

EDGARD.

Oui, je l'aimais, mais maintenant...

ERNEST.

Oui, maintenant, vous auriez tort d'en vouloir à monsieur. Ça n'est pas lui qui est aimé, c'est un autre.

TOUS.

Un autre !

ERNEST.

Celui avec qui elle a déjeuné ; et ils s'embrassaient ! ils s'embrassaient !

EDGARD, regardant sa femme.

Oh !

LE COLONEL.

Tu me jures que c'est la vérité.

ERNEST.

J'en lève la main !

EDGARD.

Vous l'entendez, Madame ?

CAROLINE.

Oui, Monsieur, j'ai parfaitement entendu.

EDGARD.

Et vous ne rougissez pas ?

CAROLINE.

C'est à vous de rougir ! Ah ! lorsque vous me faites chaque jour des scènes de jalousie, c'est vous qui me trompez !

Digitized by Google

EDGARD.

Je vous trompe, moi?..

LE COLONEL.

Mais non, ce n'est pas vous, c'est Berthe qu'il trompe.

CAROLINE ET EDGAR.

Berthe!

LE COLONEL.

Oui, voilà l'origine de tout. Berthe se venge parce que monsieur la trompe, et si monsieur trompe Berthe avec vous c'est que vous la trompez vous-même, c'est que vous êtes *Poudre-de-Riz*.

TOUS.

Poudre-de-Riz?

LE COLONEL.

Et alors, Berthe a dit vrai.

CAROLINE.

Je n'y comprends plus rien.

EDGARD.

Ni moi non plus.

ERNEST.

Ça se rembrouille, ça se rembrouille.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PAUL, BERTHE.

PAUL ET BERTHE, entrant en riant.

Ah! ah!

TOUS.

Que vois-je!

LE COLONEL.

Comment! tu étais là?

BERTHE.

Oui, mon oncle, et depuis un instant, nous vous écoutons.

ERNEST, à part.

Son oncle!

LE COLONEL.

Alors, explique-nous...

PAUL.

Un mot suffira, colonel; je suis Paul Bernier, le mari de votre nièce.

ERNEST, à part.

Son mari!...

Digitized by Google

LE COLONEL, à Edgard.

Mais alors, pourquoi me disiez-vous que vous étiez le mari de madame Valbrun?

EDGARD.

Moi, je vous ai dit cela? C'est vous au contraire qui prétendiez que madame Valbrun était ma femme.

CAROLINE.

Ah! je commence à comprendre.

PAUL.

Oui, colonel, il y a un malentendu... Berthe s'est cru trompée, trahie par moi; elle a un peu exagéré mes torts supposés, mais je lui ai pardonné, et vous ferez de même, j'en suis sûr!

LE COLONEL.

Ma foi, mon beau neveu, j'aurais tort en effet... mais si ce n'était pour vous, je gronderais fort ma nièce, dont l'incroyable jalousie!...

BERTHE.

Oh! grondez-moi bien, mon oncle, je le mérite, et j'en conviens.

ERNEST.

Pardon, pardon, un mot, s'il vous plaît.

LE COLONEL.

Quoi?

ERNEST.

Est-ce que madame est vraiment la femme de monsieur... par-devant M. le maire?

LE COLONEL.

Comment, maraud, tu te permets...

ERNEST, montrant Edgard.

Et monsieur véritablement le mari de madame?

EDGARD.

Sans doute.

ERNEST.

Et monsieur est aussi le véritable oncle de madame?

LE COLONEL.

Oui, son véritable oncle, et je te chasse.

ERNEST.

Oh! colonel, c'est inutile... c'est moi qui offre mon compte à madame. Mes principes ne me permettent pas de servir des personnes mariées.

FIN

C 204320

Digitized by Google